

# Le signe de la croix : nouvelle

Autor(en): **Baraude, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 9

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256050>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

étaient en abondance. La ville de Porrentruy devait être, à cette époque, une puissante forteresse, puisqu'elle fut capable d'arrêter toute l'armée de l'empereur pendant six semaines. L'empereur ne pouvant se rendre maître de la ville, demanda encore des secours. Le comte de Ferrette arriva avec d'autres troupes recrutées dans le Sundgau. La ville, avec ses trois quartiers, le Bourg, la Haute-ville et le Mitalbu et son château-fort fit une résistance énergique et arrêta les efforts de toute la puissance de l'empereur pendant quarante-cinq jours.

Enfin, la ville se rendit et ouvrit ses portes à l'empereur le 26 avril, jour du vendredi-saint, à 3 heures de l'après-midi. Renaud de Bourgogne fit humblement acte de soumission devant la Majesté de l'Empire et promit d'accepter toutes les conditions que la volonté de son empereur lui imposerait. Le lendemain de la reddition de Porrentruy, le comte fut reçu au camp de l'empereur, dressé vers l'église de St-Germain. Par un acte solennel, Renaud, déclarait donner, livrer et assigner librement à Henri d'Isny, évêque de Bâle, pour être maître à perpétuité de Porrentruy et de ses appartenances et de tous ses droits sur les advocaties d'Ajoie et de Bure. En outre, il s'engageait à ne jamais élever de prétentions sur les pays auxquels il renonçait et à ne susciter aucun embarras à propos des châteaux que l'évêque avait bâtis ou bâtirait sur les terres de l'Evêché. Il se soumettait à l'excommunication de l'archevêque de Besançon s'il ne gardait fidèlement ces promesses.

L'acte fut signé aux portes de Porrentruy, le samedi-saint 1283. Le lendemain l'empereur Rodolphe, avec toute son armée, célébra les fêtes de Pâques. Jamais notre vieille ville épiscopale ne vit un pareil concours. Jamais sa modeste église ne reçut de si hauts et si puissants seigneurs. Ce fut un beau spectacle que celui qui se déroula dans les rues de Porrentruy. La joie était à son comble, les bourgeois étaient délivrés des souffrances d'un long siège et enfin passaient définitivement sous le gouvernement de nos évêques jusqu'en 1793.

L'empereur mit le sceau à la joie générale en octroyant aux bons bourgeois la célèbre charte de franchises du 20 avril 1283, à la demande l'évêque de Bâle. Cette charte émancipait le peuple de la ville et le faisait monter au rang des hommes libres de l'empire. Après Bienna et Neuveville, Porren-

truy fut la ville la plus libre de tous les Etats de l'Evêché de Bâle. Ces privilèges attirèrent dans cette ville de nombreux étrangers désireux d'avoir part à ces libéralités. L'empereur lui accorda encore la tenue du marché de chaque semaine. Ce marché, le jeudi de chaque semaine, encore de nos jours, réunit sur la place de l'hôtel de ville et dans la rue principale les vendeurs et les acheteurs de nos bons villages d'Ajoie.

L'acte de franchises de l'empereur Rodolphe de Habsbourg a toujours été gardé, jusqu'à nos jours, parmi les archives les plus précieuses de notre vieille bourgeoisie, comme son diplôme le plus précieux.

A. D.



## Le signe de la croix

NOUVELLE

Près d'un petit village de Provence, au fond du golfe de Lestaque, sur la hauteur, s'élevait une blanche maison, qu'ombragent d'énormes platanes.

La mer immense s'étend à ses pieds, tantôt reposée, miroitant sous les rayons du soleil, tantôt en fureur, creusée de plis profonds, ou soulevée en vagues écristées d'écume sous les coups de fouet du mistral.

A l'horizon, montant sous le regard, les îles s'allongent comme des monstres endormis sur les flots, claires et luisantes. Les jours de calme, sombres, encerclés d'un éblouissant collier blanc, pendant les tempêtes.

Çà et là, des barques sillonnent l'étendue, barques de pêche, bateaux de promenade, trois-mâts de commerce, tartanes de Sicile ou d'Espagne, quelquefois grands vapeurs, venant chercher dans le golfe un abri contre l'ouragan.

Sur la gauche, dans le lointain, les ports de Marseille s'étendant jusqu'au donjon du vieux fort, avançant la longue jetée de leurs bassins. Au-dessus de l'énorme ville, descendant en pente douce vers la mer, se dresse dans le ciel la colline couronnée du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, dont l'édifice se détache sur la masse bleue du Carpiagne et de l'Etoile, estompés de brumes diaphanes, au fond de l'horizon.

A droite, s'étend la chaîne de Lestaque, lui avait été confié et la lettre qui l'accompagnait, il arrivait au but de sa course.

Après avoir secoué avec son bérêt les flocons de neige dont il était couvert, le petit garçon gravit lestement quelques marches, et entra, de cet air décidé particulier à l'enfant de Paris, dans l'un de ces vastes halls où s'entassent, pêle-mêle, les débris de l'opulence, de la misère et du vice ; les bibelots artistiques et les bijoux de même valeur ; les meubles luxueux et inutiles, et les objets de première nécessité, suprême sacrifice du pauvre ; bizarre assemblage de choses apportées là aux heures de profonde détresse, et ayant presque toutes leur histoire.

M<sup>me</sup> C..... directrice de cette succursale, connaissait l'enfant pour l'avoir vu souvent venir avec sa mère, et, ces dernières semaines, presque toujours seul, porteur comme aujourd'hui d'une lettre signée de M<sup>me</sup> Lenorey.

Occupée en ce moment avec l'un des riches financiers de la capitale, elle fit un signe amical au petit garçon qui, préférant

couverte de bois de pins et mouchetée de roches blanches, comme la fourrure d'un fauve.

Descendant jusqu'à l'étang de Berre, elle laisse voir la grande plaine, parsemée de villages endormis sous la chaleur et couverte de champs d'oliviers au feuillage terne, comme saupoudré de la poussière des routes.

Le passant dit : « Il doit faire bon ici ! Puis, poursuivant sa route après s'être un instant attardé devant le splendide panorama, il repart jetant un dernier regard sur la gaie maison, les platanes ombreux, le ciel, les forêts et la mer.

M<sup>me</sup> Bercier l'habitait. Elle y vivait seule, ayant perdu ce qu'elle avait de meilleur sur la terre, son mari et son fils. Ni l'un ni l'autre ne revinrent de la terrible guerre. Jamais elle ne sut ce qu'ils étaient devenus. Elle ignorait tout : le champ de bataille où ils étaient tombés, les douleurs et les appels des derniers instants, le coin de terre où ils dormaient, sol étranger ou pays de France ; la fosse commune où peut être on les avait jetés.

Le deuil et la tristesse entrant dans la demeure où tant de jours enchantés s'étaient écoulés, firent l'isolement complet autour de la malheureuse femme, et le silence plus profond sous les frais ombrages, devant les grands horizons, les plaines de la mer.

Elle s'enferma dès lors dans le cher logis, vivant avec ses souvenirs, et les mois se succédèrent, les années passèrent, n'apaisant point la cruelle souffrance, laissant toujours l'oppressive incertitude.

Un jour, obligée de se rendre à la ville, elle se trouva dans la rue, déshabituée du bruit, du mouvement, et peureuse.

Vêtue de deuil, grande, les cheveux tout blancs, le visage blême, les yeux gonflés par les larmes, elle semblait une très vieille femme usée par la douleur.

Une foule grouillante, affairée, allait, venait, sous un soleil de feu, tandis que la brise de mer faisait claquer les toiles des tentes au-dessus des balcons et des cafés.

Tout à coup, un arrêt se produisit : toutes les têtes, un instant, se tournèrent du même côté. Des gens coururent. De l'extrémité de l'avenue parvenait un rumeur, mêlée de bruits de fanfare, d'éclats de cuivre : les sons harmonieux arrivaient par bouffées : on se hâtait pour mieux voir.

Ensermée par les gens qui se précipitaient,

attendre la directrice plutôt que de s'adresser à l'un des commis, s'approcha de la cheminée de faïence, en présentant ses mains refroidies à la flamme bienfaisante. Puis, voyant que l'entretien se prolongeait, Gauthier, dont la nature active se fatiguait de l'oisiveté à laquelle le condamnait cette attente, ouvrit gravement l'un des livres que contenait sa carte d'écolier, et se mit à étudier aussi sérieusement que s'il eût été seul devant sa table de travail.

Son bérêt jeté négligemment sur la carte qu'il avait déposée à ses pieds, la main gauche enfoncée presque entièrement dans la forêt de cheveux bouclés qui couvre sa tête, absorbé dans l'étude du livre qu'il soutient avec la main droite sur ses genoux croisés, l'enfant ainsi posé ferait sans s'en douter, un gracieux modèle pour un tableau de genre.

M<sup>me</sup> de Verneuil, la femme du riche financier, a un enfant à peu près du même âge que le petit Lenorey ; tandis que son mari termine l'affaire qui l'a amené ici, elle examine le petit garçon avec intérêt, et son cœur maternel s'émeut devant la pauvreté de ses

poussée, pressée, M<sup>me</sup> Bercier échoua sur le bord du trottoir, juste au détour de la rue par où venait un régiment.

Il arrivait, tournait à l'angle du boulevard, sapeurs en tête suivis des tambours et des clairons. Derrière eux la musique jouait une marche triomphale. Les notes vibrantes s'envolaient, retentissaient entre les maisons qui les renvoyaient sonores.

Venaient ensuite les officiers à cheval, le sabre au clair, puis la troupe au pas cadencé.

Fiers des admirations populaires, les hommes marchaient tête haute, martelant le pavé sonore, et la pauvre femme les regardait, sans un mot, les yeux agrandis, hagards.

Tous ses souvenirs, tous ses désespoirs, à la fois lui revenaient. Ses sanglots l'étouffaient.

Des soldats! C'était la première fois qu'elle en revoyait depuis si longtemps. Comme eux, son mari et son fils marchaient autrefois dans un remous de faufare grisante, et, à voir le régiment se dérouler ainsi comme un large fleuve qui coule ininterminablement, une hallucination la prit.

— Peut-être étaient-ils là? Peut-être allait-elle les revoir?

Haletante, elle regardait un à un les hommes défilant.

Soudain apparut le drapeau, droit, fier, orgueilleux. La draperie de soie lourde, frangée d'or, aux couleurs éclatantes, se ployait sous le vent, claquait, s'enflait et retombait en bruissant sourdement. On apercevait en éclairs les noms des batailles écrits dans ses plis.

Rien! presque rien, cela, un chiffon de radieuses couleurs, un froissement d'étoffes, un rayon de lumière. Pourtant ce rien était la Patrie, la gloire d'autrefois, un rêve d'avenir.

La foule se taisait, les hommes saluaient. Alors M<sup>me</sup> Bercier, les yeux brillants, la poitrine convulsée d'un râle, tout entière tendue vers l'apparition, leva la main, et d'un grand geste se signa, comme font les femmes pour saluer l'ostensoir d'or qui passe rayonnant aux jours des processions... puis poussant un gémissement, elle battit l'air des bras, et tomba.

Comme les siens, elle donnait au drapeau son dernier regard, sa suprême pensée.

Henri BARAUDE.

vêtements. Elle invoque l'image de son fils à elle, son beau petit Luc, si chaudement vêtu, si tendrement préservé du froid rigoureux qui sévit depuis quelques jours; et aussitôt elle conçoit la charitable pensée d'envoyer, à ce petit inconnu, l'un des manteaux de son fils.

— Le charmant enfant!... Comment s'appelle-t-il?... Que font ses parents? interrogea-t-elle à mi-voix en s'adressant à M<sup>me</sup> C.....

Celle-ci répond bienveillante:

— C'est un nommé Lenorcy, dont les parents très honnêtes sent particulièrement éprouvés depuis quelque temps. Le père est malade, la mère épuisée de veilles et de fatigues; les pauvres gens sont absolument sans ressource et paraissent bien dignes d'intérêt cependant. Ce sont d'anciens commerçants, le père avait un joli magasin de bijouterie, rue de la Paix, je crois!

— Evidemment ce petit bonhomme a encore sa mère, cela se devine à la propreté de son pauvre vêtement, à sa chevelure soignée: il n'y a que le cœur et la main

## Poignée d'histoires

### Crésus modernes.

L'ouverture du testament de M. Marshall Field, montre que, sans la mort de ce « Roi » des chemins de fer, M. John D. Rockefeller se serait bientôt vu disputer son titre de « Roi de l'argent » M. Field, d'après les détails que nous possédons maintenant sur sa fortune, était en passe de devenir l'homme le plus riche du monde.

C'est bien un milliard et demi d'argent qu'il laisse à ses héritiers, au lieu des pauvres petits 750 millions qu'indiquaient les premières dépêches. Il faut ajouter à cette énorme somme la valeur des biens immobiliers. Or, à ne parler que des propriétés que M. Field possédait à Chicago, il s'agit d'un surplus de 375 millions.

Ce « Roi » eut des débuts fort modestes. Il fonda dans une ville du Far-West un petit magasin de mercerie qui devenait rapidement un magasin de Nouveautés. Des succursales étaient établies bientôt dans les villes voisines.

Dès lors, la fortune ne réservait plus que des sourires à l'ancien « calicot » qui, rapidement devenait l'un des plus riches capitalistes du Nouveau-Monde.

### Le parapluie du député.

M. Delarue, député de l'Allier, qui vient de mourir, a laissé à la ville de Gannat la majeure partie de sa fortune: 800,000 fr. A tous ses parents, d'ailleurs assez éloignés, M. Delarue a également légué diverses sommes: seule, une de ses cousines, avec laquelle il n'était pas en relations bien cordiales, a été oubliée.

La bonne dame n'a pas été satisfaite du procédé et elle l'a montré. Ces jours derniers, retrouvant chez elle un vieux parapluie qui avait jadis appartenu à son cousin, elle l'a expédié *en port dû* à la municipalité de Gannat, estimant que la ville serait trop heureuse de recueillir une pareille relique!

La municipalité a fait preuve d'intelligence en acceptant l'envoi et en payant le port. Dame, quand on hérite de 800,000 francs, on peut bien déboursier 0 fr. 85! Le parapluie figurera, paraît-il, en bonne place dans le futur musée Delarue que la ville de Gannat va faire édifier.

d'une mère, capables d'atténuer ainsi la pauvreté.

Elle fit un pas vers l'enfant. Celui-ci, comprenant que l'on parlait de lui, s'était levé, gardant inconsciemment une attitude fière, bien qu'il fût légèrement intimidé.

— Comment vous appelez-vous, mon petit?... lui demanda-t-elle avec bonté.

— Gauthier Lenorcy.

— Vous avez vos parents?

— Oui, madame.

— Que font-ils?...

— Papa est bijoutier, il a été bien malade, il l'est encore, et maman m'attend, dit-il vivement, tournant un regard inquiet vers le guichet derrière lequel se tient la directrice.

— Vous permettez, monsieur? demande celle-ci au banquier en faisant signe à l'enfant d'approcher.

— Assurément! faites donc, je vous en prie.

Gauthier leva ses grands yeux sérieux et remercia d'un joli sourire.

(A suivre.)

### Le bon beurre

Le curé de Saint-Pétasson, en Sologne, s'assit dans sa cuisine, en face d'une tasse de chocolat fumant et parfumé.

Sa cuisinière venait de prendre livraison d'une belle motte de beurre bien frais, fleurant bon la noisette, et l'avait placée avec sa feuille de vigne dans un beurrier bien blanc, tout près de la tasse de chocolat, et tandis qu'elle déposait sur le coin de la table le prix de la motte de beurre, d'une douzaine d'œufs et d'un poulet bien gras, le curé beurrait consciencieusement une large tranche de pain et félicitait la petite Mélie, la fille du fermier de l'Orme-Rond, de la bonne qualité des produits qu'elle lui apportait toutes les semaines.

Tout en mordant à belles dents dans sa tartine beurrée, bien imbibée de chocolat, le curé disait:

— Ma fille, ton beurre est tout simplement exquis! mais ce qui est vraiment admirable, ce sont les jolis dessins qu'on y voit dessus. C'est ratissé de main de maître. On dirait les allées du château de la Morinière.

Et comme la petite Mélie, toute fière, se rengorgeait, le curé reprit:

— Est-ce toi, par hasard, qui fais ces jolis dessins-là?

— Ben, M'sieu le curé, d'aucunes foés c'est moé, d'aucunes foés c'est maman.

— Ah! Eh bien, dis-moi, ce n'est certainement pas avec un couteau; mais avec quoi donc faites-vous ce joli travail?

— Ah! c'est pas ben malaisé, allez, M'sieu l'curé, j'faisais ça avec nout'peigne...

DA COSTA.

### La grosse caisse du 43<sup>e</sup> allemand

Les sujets d'étonnement ne font défaut pas aux voyageurs qui, parcourant l'Allemagne, se trouvent sur le passage des troupes réputées les plus correctes du monde entier.

Parmi les singularités les plus remarquées, figure en première ligne la grosse caisse du 43<sup>e</sup> d'infanterie (Königsberg).

Loin de gêner la vue et d'encombrer l'abdomen de l'artiste, chargé d'en tirer les sons mélodieux que l'on connaît, cet instrument repose mollement sur une petite charrette traînée par un molosse d'une tenue irréprochable et d'un dressage parfait.

Si d'aventure, un curieux s'enquiert des raisons pour lesquelles ce régiment se distingue ainsi des autres, quelque personne bien renseignée s'empresse de lui rapporter que ce privilège a été conféré au 43<sup>e</sup> après la campagne de 1866, parce qu'à la bataille de Königgrätz il avait conquis une grosse caisse autrichienne attelée d'un chien.

Et le personnage bien informé dit vrai, car il existe un rescrit signé du roi Guillaume 1<sup>er</sup> conférant au 43<sup>e</sup> l'autorisation d'emmener sa grosse caisse en pareil équipement aux exercices, aux manœuvres et généralement dans toutes les circonstances autres que les revues et l'empereur.

### Complets en papier

Nos pères avaient coutume de désigner un homme en déconfiture en disant symboliquement: « Il s'habille de papier gris. » Le symbole est devenu une réalité. Une importante maison de Chicago fabrique des vêtements en papier, et elle réalise, de fort beaux bénéfices.

Ces costumes ont été trouvés si légers, si souples et si commodes, que l'emploi s'en est généralisé dans les hôpitaux. Le papier qui sert à la confection de ces chemises, pantalons et vestons, est fait à la cuve, finement froncé,